

Un jour mon prince est venu...

Jacques Guay

Number 6, Spring–Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, J. (1982). Review of [Un jour mon prince est venu...]. *Nuit blanche*, (6), 13–15.



ESSAIS QUÉBÉCOIS

par Jacques Guay

Pourquoi donc les Canadiens aiment-ils Trudeau? Pour son intelligence? Sa culture? Sa volonté? Son éternelle jeunesse de «play-boy»

véritable régime présidentiel.

Tout ceci écrit, M. Gwyn n'en conclut pas moins: «Malgré tous ses défauts, Trudeau n'a, sur le plan intellectuel, aucun égal parmi les politiciens canadiens, contempo-

aux Anglo-Saxons» et qui sont «de se montrer bon perdant et de ne pas frapper un homme à terre». «Il ne respecte pas les règles du jeu et n'a, en effet, aucune sympathie pour les vaincus».

Enfin, dernier legs du Brébeuf, «il raisonne comme un jésuite» et «peut river son clou à presque n'importe qui».

UN JOUR MON PRINCE EST VENU

insouciant? Son intolérance? Son insolence? Ses pitreries? Son cabotinage? En un mot pour son «charisme»?

«Ce chef politique exceptionnel... (est pourtant) un premier ministre décevant» reconnaîtra Richard Gwyn dans le dernier chapitre d'un roman d'amour de 457 pages consacré au «Prince» et dans lequel il ne peut finalement expliquer un engouement dont il est la première victime.

Un grand intellectuel...

Richard Gwyn, un authentique Anglais naturalisé Ontarien, est un familier des coulisses libérales outaouaises où il est présentement chroniqueur du *Toronto Star* après avoir travaillé avec Eric Kierans et Gérard Pelletier, tous deux ministres, un temps, dans un cabinet Trudeau.

L'économie et la politique sociale laissent Trudeau indifférent, il n'a aucune conscience des faiblesses humaines, ignore la portée des institutions, méconnaît la condition humaine et est incapable de s'en tenir aux conséquences logiques de ses propres analyses. Il gouverne par plébiscite et a établi au Canada un



rains ou passés, et il y a peu de dirigeants, à travers le monde, qui peuvent rivaliser avec lui».

... Jésuite

Affirmant que les «Victoriens» formés par les collèges privés britanniques, et dont il est sans doute lui-même issu, ont beaucoup de points en commun avec les Jésuites qui ont formé Trudeau, Gwyn note cependant que Trudeau n'a jamais acquis sur les terrains de jeu du Brébeuf, «ces réflexes conditionnés propres

Quoi qu'il en soit, «nous avons inventé Trudeau» à cause de l'Expo parce qu'après ce long été «magique» nous avons voulu nous réinventer nous-mêmes: «Trudeau n'avait pas l'air d'un Canadien... Trudeau serait l'homme qui nous empêcherait de redevenir les Canadiens que nous avons été jusque-là».

Notre champion

«Trudeau est notre champion en combat singulier... Comme des voyeurs, nous avons observé Trudeau, chaque fois qu'il a fait une sortie pour notre compte. Contre René Lévesque. Contre Claude Ryan durant sa période du «statut particulier». Contre les terroristes du F.L.Q. Contre John Turner, son présumé dauphin. Contre l'Alberta...»

Si l'ouvrage de M. Gwyn ne nous apprend pas grand-chose sur «l'énigme Trudeau», il en dit long sur les états d'âme des White Anglo-Saxon Protestants.

M. Gwyn oublie — ou plutôt il écarte du revers du compliment — l'impopularité de son prince dans l'Ouest et ne tient pas compte du fait que si bon nombre de Québécois n'ont pas voulu redevenir les Canadiens qu'ils avaient été jusqu'à

Trudeau selon Richard Gwyn

l'Expo, ils n'avaient pas précisément le même idéal que les Ontariens.

Le mystère — si mystère il y a — c'est qu'Ontariens et Québécois se soient unis pour imposer durant 13 ans au Canada une trudeumanie qui n'a duré qu'un seul été, celui de 1968. Si M. Trudeau est le champion d'un combat singulier, c'est bien d'un combat d'arrière-garde pour conserver au pouvoir quelque temps encore la vieille union du Haut et du Bas-Canada, cette association Ontario-Québec dont les Québécois ont si peur de sortir et les Ontariens tellement besoin.

M. Gwyn préfère croire que «nous» vénérons Trudeau parce qu'il personnifie «la moins canadienne de toutes les attitudes: la poursuite de l'excellence comme une fin en soi».

Un beau salaud

Poursuite de l'excellence? Un, en tout cas, qui en doute, c'est le sociologue Marcel Rioux qui «prenant publiquement congé de quelques salauds» dans un «pamphlet» (pour une fois le mot est bien employé) publié à l'Hexagone, affirme, parlant de Trudeau: «Le salaud peut être intelligent et très rusé». Il s'empresse de faire remarquer: «Ce qui, encore une fois, donnerait à douter que M. (André) Ouellet soit un salaud». Mais M. Rioux, agréable à lire — il se défoule à notre place de fort élégante façon — n'en doute pas, M. Ouellet est un salaud. De l'espèce dite des «bras».

Pour juger du style et introduire mon prochain sujet je cite ce passage: «La paire Ryan-Chaput-



Rolland fit merveille, grimaces et cocoricos se mariant dans une chevauchée endiablée».

Elle ne chante plus

Le cinq novembre dernier, après la grande nuit des dupes qui devait amener, quelques semaines plus tard, le père de l'étapisme, Claude Morin, à prendre congé par lui-même de la politique, mais en secret, Mme Chaput-Rolland ne chantait plus. L'âme triste, elle écrivait: «Je ne serai pas la seule ce soir à me demander s'il valait la peine de tant se tourmenter, se fatiguer, se démenner pour la cause du Non au référendum».

De l'unité à la réalité, regards 1977/81 ou comment, au jour le jour, Solange Chaput-Rolland n'a pu résoudre sa propre énigme. Le lendemain du référen-

dum, elle confiait: «Cinquante-neuf pour cent ont dit Non; quarante pour cent, Oui. Nous avons gagné mais la joie ne nous inonde pas et je ne sais pas pourquoi». Elle sait maintenant!

Ingénuité, naïveté, simplicité, on ne sait pas trop quel qualificatif accoler à cette nostalgique des montagnes Rocheuses qui affirme, page 26, «nos compatriotes anglophones sont, plus que nous, respectueux des lois du pays» et qui, quelques pages plus loin, constatant, le 25 août 1978, que seuls trois commissaires de la Commission Pépin-Robarts, dont elle, sont bilingues, souligne: «Est-ce utile de noter que seuls les francophones respectent la Loi sur les langues officielles qui devait régir tout groupement ou toute association fédérale?»

Pauvre Ryan

Si le 25 août 1978 elle décide, «la crise ayant éclaté», de quitter ladite Commission, elle se ravise, quelques jours plus tard, sur les conseils entre autres de M. Ryan, décidée cependant à ne pas «signer un seul document qui ne donnera pas du Québec une idée juste, honnête». Mais croyant avoir atteint son but elle doit reconnaître que Trudeau enterrait le rapport «de manière plus que mesquine». Au fil des pages elle égratigne plus d'un de ses alliés, dont Robert Bourassa qui «ne joue pas franc jeu». Et si elle estime Ryan, elle n'en explique pas moins ainsi la défaite libérale lors des dernières élections: «Les Québécois sont latins; ils ne sont ni des gens sévères, ni des puritains et redoutent ceux qui le sont demeurés au souvenir des noires années du duplessisme et du clérica-

ou Blanche-Neige réinventée

lisme étouffants dans lesquels nous avons failli nous enliser».

Un témoin

Il fallait, sans doute, que quelqu'un se décidât justement à écrire sur l'homme qui a symbolisé notre sortie de l'enlissement duplessiste, Jean Lesage. Tout comme Richard Gwyn, Richard Daigneault, journaliste de carrière, témoin du duplessisme et de la révolution tranquille, a de l'admiration (tardive) pour son personnage. À la différence de Gwyn, il l'avoue tout en soulignant qu'il ne fait qu'en esquisser un portrait.

En attendant en effet l'ouvrage qui plus que de Lesage nous donnera enfin de la révolution tranquille l'histoire qu'elle mérite, le livre de Daigneault doit être lu pour ce qu'il est: un chaleureux témoignage qui aurait gagné à être écrit moins rapidement. Ce qui lui aurait évité des erreurs comme celle d'affirmer que Lapalme n'a jamais réussi à se faire élire sous Duplessis alors qu'il était député d'Outremont. Ou encore que Lester B. Pearson était premier ministre du Canada en 1953 alors que c'était Louis Stephen Saint-Laurent.

Vint Caouette

Finalement le seul livre récent sur un politicien que j'ai lu avec plaisir, c'est celui de Marcel Huguet: *Réal Caouette, l'homme et le phénomène*. C'est probablement que, personnellement, l'énigme politique qui m'a le plus intéressé est celle du Crédit social. Là encore le livre n'apporte pas de réponse et je pense bien que M. Huguet ne s'est même pas posé la



question. Trop dépendant des citations manuscrites, il aurait dû s'intéresser davantage aux témoins d'une époque qui fut celle de Réal dont le portrait, lui aussi, n'est qu'esquissé. Par contre Gilberte Côté-Mercier y retrouve sa véritable Stature de Jeanne d'Arc bourgeoise et instruite, fille d'un riche marchand de chaussures et diplômée en Lettres.

M. Huguet s'est lui aussi laissé charmer par son héros qui fut cependant si haut en couleurs, si remuant, si vivant, que le livre en est fort heureusement marqué. Les Québécois ont pour le moins aimé Réal autant que Trudeau, ce que M. Gwyn a complètement ignoré.

Trudeau, Lesage, Caouette, Johnson, Lévesque ont tous été princes du Québec alors même qu'ils se combattaient et que nous nous payions le luxe d'avoir, un temps, un

Bourassa à notre tête.

La grande vérité, finalement, c'est tout probablement que la politique est ici un sport. Nous les aurions admirés tout autant s'ils avaient joué pour les Nordiques ou les Canadiens.

Je suis convaincu que M. Gwyn ne comprend rien au hockey ●

Jacques Guay

Ouvrages cités:

LE PRINCE

Richard Gwyn, France-Amérique, 1981, 17,95\$

POUR PRENDRE PUBLIQUEMENT CONGÉ DE QUELQUES SALAUDS

Marcel Rioux, l'Hexagone, 1981, 5\$

DE L'UNITÉ À LA RÉALITÉ

Solange Chaput-Rolland, éd. Pierre Tisseyre, 1981, 14,95\$

LESAGE

Richard Daigneault, Libre Expression

RÉAL CAOUCETTE, L'HOMME ET LE PHÉNOMÈNE

Marcel Huguet, Éditions de l'Homme, 1981, 14,95\$

À lire aussi:

ENTRETIENS AVEC L'HISTOIRE

Oriana Fallaci, Flammarion, 1973, 23\$

Des entretiens passionnantes avec 17 personnalités par une grande journaliste. Hélas! Trudeau n'y figure pas. Mme Fallaci s'intéresse à l'Histoire, pas au théâtre.

LA LUTTE POUR L'INFORMATION

Pierre Godin, Le Jour éditeur, 1981, 14,95\$

Le sous-titre, Histoire de la presse écrite au Québec, est bien prétentieux. Il s'agit en fait de témoignages qui demeurent partiels et partiels.

LES PATRIOTES 1837-1838

L.O. David, une réédition de Jacques Frenette. Né en 1840, avocat, député, sénateur et journaliste, L.O. David a voulu, en 1884, réhabiliter ceux dont «les sacrifices font partie de notre héritage national». Cela devait prendre près d'un siècle.